

EXCURSION

DANS LA

THESSALIE TURQUE

EN 1858

SISMANGOLIO  
MEGARO



EXCURSION  
DANS LA THESSALIE TURQUE  
EN 1858

SISMANOGLIO  
MEGARO

**EXCURSION**  
**DANS LA THESSALIE TURQUE**  
**EN 1858**



OUVRAGES ANTÉRIEUREMENT PARUS  
DANS CETTE COLLECTION

1. **Histoire de la Littérature grecque moderne**, par D. C. HESSELING, traduite du néerlandais par H. PERNOT (1925).
2. **Pages choisies des Évangiles** littéralement traduites de l'original et commentées à l'usage du public lettré, avec le texte en regard, par H. PERNOT (1925).
3. **Voyage en Turquie et en Grèce du R. P. Robert de Dreux**, aumônier de l'Ambassadeur de France (1667-1669), publié par H. PERNOT (1925).
4. **Chrestomathie néo-hellénique**, par D. C. HESSELING et H. PERNOT (1925).

*Pour paraître incessamment :*

6. **Études sur la langue des Évangiles**, par H. PERNOT.

EXCURSION

1619

DANS LA

THESSALIE TURQUE

EN 1858

PAR

LÉON HEUZÉY



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES-LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL

1927

Tous droits réservés

Le manuscrit que nous publions aujourd'hui avait été entièrement préparé pour l'impression par le très regretté Léon Heuzey. Son petit-fils, M. Jacques Heuzey, a pensé, comme nous, que ce récit de voyage était de nature à intéresser les lecteurs de notre Collection. Nos rôles se sont bornés à reproduire aussi fidèlement que possible le manuscrit original, en y ajoutant seulement la reproduction d'un dessin extrait d'un album de l'auteur et représentant la bourgade de Damasi.

Novembre 1926.

H. P.



## AVANT-PROPOS

---

Paris, 12 juillet 1918.

L'éternelle question balkanique, cette plaie toujours ouverte de la politique européenne, est encore aujourd'hui l'une des causes profondes de la guerre qu'a déchaînée contre nous l'impérialisme allemand. C'est ce qui m'a fait relire avec quelque intérêt d'anciennes notes de voyage, écrites par moi au cours d'une excursion que j'ai faite en Thessalie pendant l'été de 1858, alors que cette province, véritable glacis des Balkans, était encore sous la domination des Turcs.

En 1858, trois ans après la guerre de Crimée, la question balkanique se trouvait à l'un des grands tournants de son évolution : les puissances occidentales, victorieuses de la Russie, avaient exigé du gouvernement ottoman un régime libéral, dont elles croyaient pouvoir obtenir la réconciliation des populations chrétiennes avec leurs anciens maîtres.

Le champ d'observation était favorable pour contrôler et prendre sur le fait l'exécution d'un pareil pro-



gramme. Nul besoin d'ailleurs que je donne à mon texte l'allure d'un mémoire méthodiquement composé en vue de quelque société des sciences morales et politiques. Dans ces souvenirs familiers, l'état des esprits ne se révèle que plus librement au hasard des incidents de chaque jour, à côté de la description pittoresque du pays, par les conversations engagées avec des personnes de toute condition et de toute nationalité.

J'ai donc pensé que je ne ferais pas une œuvre tout à fait inopportune en tirant de mes vieux carnets tout ce qui pouvait me servir à remettre sur pied cette excursion dans la Thessalie turque. Quant à la comparaison avec l'état présent des populations balkaniques, aujourd'hui transformé et renversé momentanément par un véritable coup de théâtre, je me suis bien gardé d'introduire de pareilles réflexions dans mon travail. J'en aurais altéré la sincérité absolue ; mais cette comparaison se fait d'elle-même et comporte de multiples leçons pour tout lecteur avisé.

Par exemple, j'ai été amené à citer des témoignages autorisés qui faisaient le plus grand cas des Bulgares comme race militaire. Malgré la trahison de leur roi, cette appréciation n'en reste pas moins vraie, et c'est un malheur pour la politique libérale que des rivalités mesquines entre les populations des Balkans aient fait échec à la grande espérance éveillée tout d'abord par la formation de la Ligue balkanique.

Cependant, la seconde moitié du voyage est venue apporter dans mes notes un élément imprévu, d'un

caractère tout à fait à part. Ma visite aux grands couvents thessaliens, surtout aux Météores, m'a donné l'occasion de découvrir et de copier un certain nombre de documents byzantins inédits, d'un réel intérêt pour l'histoire de la contrée. Je ne pouvais manquer de noter ces découvertes et les incidents divers qu'elles provoquaient auprès des moines, et cela m'entraînait nécessairement à faire connaître, par une rapide analyse, la nature et le contenu des documents ainsi retrouvés. Il en est résulté que, parallèlement à l'excursion de 1858, il s'est fait pour moi, en Thessalie, comme une autre excursion, plus ancienne de plusieurs siècles.

Le XIV<sup>e</sup> siècle, auquel appartiennent la plupart de ces actes, est, pour les populations balkaniques, une époque d'une extrême gravité. C'est alors que les empereurs byzantins cherchent à s'appuyer sur elles pour refouler l'avance des Turcs en Europe ; mais ces petits peuples, Serbes, Bulgares, Albanais, Valaques, n'entrent dans la lutte que pour aspirer eux-mêmes à l'Empire ou pour s'en disputer les débris. Aussi, malgré leur valeur guerrière, se trouvent-ils impuissants à défendre même leur propre territoire contre l'ennemi commun.

Dans ce double voyage, j'espère avoir pu développer simultanément, sans trop de confusion, deux ordres de faits appartenant à deux époques aussi distantes l'une de l'autre.

---



# EXCURSION DANS LA THESSALIE TURQUE

---

## I

### Départ d'Athènes

Le 19 juin 1858.

Enfin je pars pour ce voyage depuis longtemps projeté, qui doit être ma dernière excursion en Grèce pendant mon séjour à l'École d'Athènes. Il s'agit pour moi de rattacher l'une à l'autre, par une tournée finale, les deux régions que j'ai précédemment explorées pour mes travaux de l'École, le Mont Olympe et l'Acarnanie. Je tiens beaucoup à revoir les grandes pentes occidentales de l'Olympe, pour mieux me rendre compte de leur rayonnement, par de nombreux contreforts, vers la plaine de Thessalie. J'en profiterai pour visiter cette importante province de la Grèce du Nord, en prêtant une attention particulière à l'état du pays et aux populations modernes, si diverses de race, qui l'occupent. Trois ans après la guerre de Crimée et après les réformes qui s'efforcent d'établir en Turquie un régime plus libéral, l'heure est favorable pour de pareilles observations. Je franchirai ensuite les défilés du Pinde et je descendrai plus rapidement vers l'Acarnanie, où il me reste quelques recherches à compléter.

Je suis accompagné pendant les premiers jours par mon collègue de l'École, Hinstin, qui vient avec moi jusqu'à Larissa et qui se dirigera ensuite de son côté vers Salonique.

Du Pirée, le Lloyd autrichien nous fait débarquer sur la rive



orientale de l'Isthme de Corinthe. Ensuite, avec des chevaux, nous nous engageons dans les montagnes qui s'étendent au nord-ouest de l'isthme, et nous atteignons dans la soirée le bourg d'*Hypata*, connu au moyen-âge sous le nom de *Néo-Patras*. Là nous sommes reçus très obligeamment dans la maison même du juge de paix, maison de bonne apparence, bien munie de tapis et de couvertures de toutes couleurs ; mais cette abondance, nous ne tardons pas à nous en apercevoir, est loin de garantir la tranquillité de notre sommeil.

#### PASSAGE DES THERMOPYLES

Le 20 juin 1858.

C'est plutôt pour nous une délivrance de partir avant le jour, par une nuit encore tout étoilée. Deux mulets, conduits chacun par un agoyate, nous sont nécessaires pour faire notre route à travers les rudes montagnes de l'ancienne Doride, qui défendaient, au Nord, les abords de Delphes et la route de l'Oracle. Comme nous sortons d'une épaisse forêt de chênes, tout à coup sur notre droite, le Parnasse s'offre à nous, illuminé par le soleil levant, tandis qu'à ses pieds les montagnes plus voisines et la vaste forêt sont encore noyées d'ombre : les cimes qui le couronnent se groupent en deux sommets, et c'est de ce côté qu'il est véritablement le Double mont.

Nous continuons à nous diriger vers la ville de *Lamia*, sur la frontière gréco-turque, mais en faisant un coude assez prononcé, afin de visiter, en passant, le défilé des Thermopyles. Sur ce point nous ne sommes pas d'accord avec nos guides, dont l'idée fixe est de nous faire arriver le plus tôt possible à *Lamia*, par le chemin le plus rapide et le plus court. Heureusement, la carte nous tient en garde contre leurs sournoises indications.

Maintenant, le haut massif montagneux commence à s'abaisser vers la mer. Les forêts de chênes qui couvrent le versant oriental s'éclairent sous les feux d'une chaude matinée. Partout dans l'herbe des bois, je remarque avec surprise une belle plante de nos jardins, croissant ici à l'état sauvage, la rose trémière aux larges fleurs simples, qui s'épanouissent le long de sa hampe verticale. Un vallon très ombragé débouche sur des pentes ardues en face d'un admirable spectacle. Devant nous est la mer, bordée par toute une zone de blanches alluvions et fermée au loin par les montagnes de l'île d'Eubée. On reconnaît parfaitement comment ces alluvions, en gagnant de siècle en siècle, ont élargi peu à peu l'ancien défilé historique des Thermopyles, entre la mer et les escarpements de la côte. Sur notre gauche, l'imposante masse de l'OEta nous étonne par ses flancs à pic et ses crêtes noircies de sapins.

Après une descente assez longue et assez compliquée, nous nous trouvons de plain-pied avec le sol du passage et nous pouvons suivre sur le terrain les phases successives de la bataille.

Une grande caserne de gendarmerie marque aujourd'hui le point le plus étroit de l'ancien défilé, où il y avait à peine la place pour « une seule route de chariots ». Un peu plus loin, le terrain praticable s'élargissait jusqu'à présenter un demi-plèthre (50 pieds). Là était construit ce mur percé de portes et protégé par un fossé que remplissaient des sources thermales (d'où le nom de *Thermopyles*, c'est-à-dire les *Portes-chaudes*). Les Amphictions, conseillers de la confédération des tribus grecques, avaient fixé, là, la frontière officielle de la Grèce, surtout contre les incursions des Thessaliens, car personne ne pouvait songer d'avance à l'invasion des Perses. Nous devons progresser encore pour trouver l'endroit où les Spartiates se déployèrent et moururent en combattant.

Il nous reste à chercher le chemin qui remonte, sur notre



gauche, jusqu'au village de *Damasta*, poste d'observation bien situé pour reconnaître le sentier de montagne par lequel le traître Éphialte révéla aux Perses le moyen de tourner l'héroïque petite armée.

C'est à ce moment que nous sommes contraints de livrer bataille à nos coquins d'agoyates. Ils en ont assez des Thermopyles et prétendent, de gré ou de force, nous faire écourter notre visite. Ils se jettent sur les cordes de nos mulets et se croient maîtres de diriger la caravane. Deux ou trois coups de cravaches appliqués sur leurs doigts suffisent pour leur faire lâcher prise.

Nous trouvons un auxiliaire inattendu dans un gamin d'allure décidée, occupé à faire pâturer sur le terrain des alluvions un troupeau de grands bœufs gris aux longues cornes. Cet enfant, pour une drachme que je lui promets, prend résolument notre parti. Il abandonne ses bœufs à son petit frère, un bambin qui ne semble pas encore très solide sur ses jambes et que nous voyons bientôt disparaître en clopinant dans les hautes herbes. Les bœufs iront comme ils voudront; mais, grâce à notre nouveau guide, nous voici dans le sentier qui monte à *Damasta*. Les deux agoyates, après avoir pesté, gesticulé, interpellé notre petit allié, qui sait fort bien leur répondre, finissent par nous suivre en geignant et en suant à grosses gouttes, car la chaleur est rude.

*Damasta* est un petit village qui domine de grandes pentes de terre. Nous y sommes accueillis par de très braves gens; ils nous donnent l'hospitalité à l'ombre de leur platane, dans un coin frais, encadré de vieux figuiers, de vignes grimpantes et de pommiers chargés de pommes vertes. Nous déjeunons de *xynogalo* (lait caillé) au milieu de la population accourue pour nous voir.

Pendant que le *protoghéros* (premier vieillard, nous dirions doyen du conseil municipal) s'empresse et se fait notre servent, le *proédros* (maire, président du même conseil),

bonhomme rustique aux larges épaules, me raconte à sa façon la bataille des Thermopyles. Il connaît fort bien Léonidas, qui fut tué dans l'action; mais il y avait encore un autre général, nommé..... *Bonapartis*; celui-là il ne saurait dire ce qu'il est devenu! On pense avec quelle curiosité amusée je récolte cet embryon de légende, avec son formidable anachronisme, qui d'ailleurs n'a rien de contraire aux lois du folklore, mais qui éveille singulièrement mes susceptibilités françaises.

Quant au sentier qui permet de prendre à revers la position des Thermopyles, il doit répondre à la continuation même du chemin de *Damasta*, contournant au-dessus du village une épaisse montagne boisée de chênes (*l'Anopœa* des historiens) pour redescendre par le ravin de *Drakospiléa* vers l'ancien bourg d'Alpènes.

Nos agoyates trouvent encore moyen de nous faire entrer à *Lamia* vers midi, si bien que le commandant *Tassoulas*, pour lequel nous avons notre principale lettre de recommandation, fait encore sa sieste: il nous faut patienter un bon moment avant de pouvoir apprécier la grande cordialité de son accueil.

Une partie de la journée se passe à faire quelques autres visites et surtout un certain nombre de démarches utiles auprès des consulats et du service de la Santé, afin que tous nos papiers soient bien en règle et que nous puissions, dès demain matin, franchir la frontière par le défilé de *Phourka* et par la petite ville turque de *Dhomoko* (anciennement *Thaumakoi*).

On nous signale seulement à *Lamia* quelques restes helléniques dans la forteresse et sur la côte. Les minarets, avec leurs fidèles cigognes, sont des souvenirs de l'époque où la ville était sous la domination ottomane.



## II

## Comment on n'entre pas en Turquie

Le 21 juin 1858.

Nous partons le matin de Lamia, mon camarade Hinstin et moi, aimablement accompagnés par plusieurs officiers grecs en uniforme, qui nous font un bout de conduite à cheval. En nous retournant nous voyons la ville, avec son château et ses minarets ruineux, se dessiner de loin sur les montagnes. L'Othrys, que nous traversons, est une chaîne déboisée, monotone, aux pentes molles et gazonnées, tapissées cependant, en cette saison, d'une multitude de fleurs. L'herbe y fourmille aussi de minuscules crapauds, qui s'en vont par milliers, sautillant tous dans la même direction; c'est comme un passage de ces petits batraciens.

Arrivée à *Dervéni-Phourka*, point qui marque la frontière grecque; c'est une simple caserne entourée d'un fossé. Là, nous remercions notre escorte de cavaliers; mais nous ne faisons qu'une courte pose, car nous avons hâte d'être en Turquie. Un jeune sous-lieutenant, originaire de l'Épire, commande ce poste depuis trois ans, sans s'y ennuyer, d'après ce qu'il nous assure. Il est vrai que, pour le moment, il y passe sa lune de miel, avec sa jeune femme, petite personne pâle et maigrelette, qu'il a épousée récemment et amenée dans sa solitude. Comme autres compagnons, en plus de ses soldats, il a encore deux fonctionnaires, l'*hyghionomos* (surveillant de la santé) et le *telônis* (préposé à la douane).

De l'autre côté de la frontière, le passage est occupé par un poste turc, dont le chef, le très glorieux (*endoxotatos*) Hassim-agma, est un Albanais à l'œil de travers, à la poitrine velue, quelque peu débraillé dans son costume national. La caserne en ruines, où nous le trouvons presque seul, fait pauvre figure quand on vient de quitter la caserne grecque tenue militairement. Il est le premier à nous avertir que ses Albanais sont descendus à la ville de Dhomoko, pour chercher leur solde.

Cela ne l'empêchera pas de nous accompagner en personne, par obligeance, dit-il, (*dia to khatiri*) (1). Il nous donne même, comme supplément d'escorte, son domestique et trois chevaux chargés de sacs de clous. Quelques indigènes, qui passent aussi la frontière, se joignent à la caravane.

Ici la conversation change de ton. Notre guide daube sur les Grecs, qui n'ont pas pu seulement prendre le château de Dhomoko. « J'ai vu leur roi, l'autre jour; qu'est-ce que c'est « qu'un roi qui s'en va ainsi au petit galop, avec vingt-cinq « hommes à sa suite! Notre pacha en avait deux cents. Par- « lez-moi du Sultan à Constantinople, quand il sort lente- « ment de son palais, son cheval tenu par la bride! » Tout se résume en une comparaison avec les chats qui font le gros dos: « Les Grecs, dit-il, sont petits, mais ils lèvent la « queue haut comme ça. » Il accorde pourtant qu'ils sont braves (*pallikaria*).

Hassim a fait la guerre, il y a trois ans, contre les Monténégrins. Leur habitude d'attaquer par masse et d'aller droit à l'ennemi, semble digne de blâme à notre Albanais; il les accuse de manquer de prudence. Ce n'est pas ainsi que s'y prennent ses compatriotes: ils se dispersent, ils se glissent derrière les rochers, baissant la tête et déchargeant leurs armes à l'improviste. Le très glorieux Hassim nous mime tout en marchant, la manière de combattre des Albanais:

(1) Du turc *hater*, agrément.



il se jette de côté, il bondit, il se couche presque jusqu'à terre, en imitant par des *top top* répétés le bruit des coups de fusil : pendant cette représentation, il est tout geste et tout onomatopée.

Un marchand bulgare qui s'était joint à notre suite, nous parle des redoutables brigands de son pays. Les brigands bulgares sont des brigands à cheval, qui le soir grisent leurs bêtes avec du vin et, franchissant de nuit une distance énorme, s'en vont très loin faire quelque coup de surprise dans une région où ils sont totalement inconnus ; puis, le coup fait, ils reviennent de même, sans jamais pouvoir être retrouvés.

Aux dernières lueurs du jour, nous arrivons à Dhomoko. Par-dessus les maisons, nous entrevoyons le fameux panorama de la plaine de Thessalie, qui avait fait nommer la ville antique *Thaumakoi* (1). Il était écrit cependant que nous n'aurions que l'avant-goût de ce spectacle grandiose et que nous n'en jouirions pas réellement.

Notre troupe a fait halte devant un petit homme au geste impératif, coiffé du fez et portant le *stambouline* (2) des fonctionnaires turcs. C'est le chef de la Santé, l'exécuteur tout-puissant du régime des quarantaines, que la Grèce et la Turquie décrètent, suspendent et rétablissent à tout propos, rien que pour se faire pièce l'une à l'autre. Après avoir laissé passer en quelques minutes nos compagnons de route, le petit homme s'avance vers nous et brusquement nous ordonne de descendre de cheval. Nous ne voyons, Hinstin ni moi, aucune raison d'obtempérer à cette injonction malséante : nos firmans, nos certificats de santé sont parfaitement en règle, contresignés par le consul de Turquie à Lamia ; nous les tendons du haut de nos montures à notre

(1) En relation avec le mot grec *thauma*, qui signifie *étonnement, admiration, merveille*.

(2) Sorte de redingote boutonnée droit.

interlocuteur. Il fait alors la simagrée de prendre ces papiers avec des pincettes, comme si nous lui apportions le choléra. Il ajoute que nous n'en devons pas moins mettre pied à terre, afin qu'il puisse mesurer notre taille. Cela tourne à la dérision ; considérant notre dignité d'Européens comme engagée dans ce conflit, nous persistons à rester en selle.

En conséquence, le libre passage nous est refusé : nous devons tourner bride et revenir à la frontière grecque, distante de plus d'une lieue. Il se fait tard, nous n'avons pas mangé depuis Lamia, et, pour comble d'agrément, une pluie fine commence à mouiller nos habits. Nous repartons, placés sous la garde d'une douzaine d'Albanais dont la compagnie n'est rien moins que rassurante. Ils ne sont autres que les soldats d'Hassim-gha, remontant à leur caserne, mais sans leur chef, resté à Dhomoko. En route, l'un d'eux tente à plusieurs reprises de m'enlever le fusil à deux coups que j'ai en bandoulière, cela, dit-il, par pure complaisance, pour m'aider à le porter. Déjà il l'a saisi par la crosse, mais je lui explique que le fusil est chargé et que je tiens à le porter moi-même.

Cependant, à la hauteur du poste turc, nos gardes s'arrêtent et nous laissent continuer seuls jusqu'à la caserne grecque. Là, nouvelle mésaventure : vainement nous hélons de loin, dans la nuit la sentinelle : il nous est répondu que, d'après le règlement militaire, les portes sont fermées au coucher du soleil et ne se rouvriront que le lendemain à son lever. Nous voilà contraints à nous enrouler dans nos couvertures, sur le glacis du fort, à la belle étoile et sans souper ! Heureusement, la pluie n'a pas duré ; mais pour moi la nuit est pleine de réflexions. Il va nous falloir faire un grand détour de plusieurs étapes et rentrer en Turquie par la route de Volo. La conclusion est que je me jure à moi-même de ne plus jamais soulever en voyage de pareilles questions d'amour-propre, qui me barrent ainsi le chemin.



## III

## Premier séjour à Larissa

Du 25 au 30 juin 1858.

Au bout de trois jours de voyage le long de la côte grecque, moitié à cheval, moitié en caïque, y compris notre débarquement à Volo, cette fois sans aucune difficulté pour entrer en Turquie, nous voici, le 25, bien avant le lever du soleil, chevauchant vers Larissa, chef-lieu de la Thessalie turque. Dès l'aube, d'innombrables alouettes à gorge noire commencent à chanter, perchées sur les chardons qui bordent la route. Comme personne ici ne leur fait la chasse, elles ne s'effarouchent en rien de notre passage. Quelques grands villages à l'état de *tchifliks* dressent au-dessus de la plaine leur unique maison haute ou *konaki*. Ce sont autant de domaines appartenant à des beys musulmans et soumis à un régime de métayage qui ressemble beaucoup à celui de la glèbe. Devant nous, l'Olympe montre ses sommets qui sont bientôt cachés par les nuages. Il offre de ce côté une silhouette par trop ramassée, et ses pics le couronnent à peine d'une légère dentelure.

Bientôt la ville même de Larissa nous apparaît. Elle présente, grâce à ses minarets, l'aspect ordinaire des villes turques, mais sans rien de particulièrement original. Recommandés au consul anglais, Mr. Suter, nous descendons au consulat britannique, où nous trouvons une hospitalité pleine de prévenance. Le secrétaire, M. Montanini, un jeune

grec des îles Ioniennes, chargé de nous piloter, nous explique que l'Angleterre est tenue d'avoir un représentant consulaire à Larissa, à cause de ses nombreux sujets ioniens. Il y a aussi un consul grec et un agent de l'Autriche.

Nous avons encore une lettre de recommandation pour l'un des principaux médecins grecs de la ville. En son absence, nous sommes reçus très aimablement par sa femme, que l'on a surnommée la moderne Corinne de Larissa, et par sa sœur. Ces dames parlent un grec assez prétentieux, ce qui ne les empêche pas de se plaindre beaucoup des Athéniens, parce que ceux-ci les considèrent comme des *épar-khiotes*, c'est-à-dire comme des provinciales. Elles nous donnent des détails sur la toilette de leurs amies turques et sur leurs robes à quatre queues. Mine Sami-Pacha surtout, descendante d'Ali-Pacha, est une grande dame qui fait venir ses modes de Constantinople; elle use de son influence auprès des Sultanes, afin de tenir au loin son mari, qui depuis quelque temps avait pris une autre femme.

Dans la soirée, sous la conduite de l'aimable M. Montanini, nous allons voir le camp des *Cosaques* turcs, les *Kazaki*, comme on les appelle. C'est un curieux produit de la récente guerre de Crimée que ce corps de cavalerie auxiliaire, formé par un Polonais qui s'est fait turc, Sadik-Pacha (1). Sous le nom de cosaques, il a réussi à grouper autour de lui des aventuriers, des réfugiés, des déserteurs de toutes les nationalités, mais des Polonais pour le plus grand nombre.

Elle est, en effet, des plus pittoresques la vue de ce camp, installé plutôt à la turque, sur la rive du Salemvrias, l'ancien Pénée. Chaque tente a son petit parc à bestiaux ou son poulailler.

Nous entrons en conversation avec quelques officiers. Le lieutenant Henri, sous l'apparence d'un maréchal-des-logis de carabiniers, est l'homme plaisant, paraît-il, et même le

(1) J'ai su plus tard que son nom polonais était Tchaïkowski.



poète du régiment; il a combattu avant 1848 en Italie. Le capitaine Romer nous offre le café sous sa tente : ancien élève de l'École militaire russe, il déserte à Sébastopol, s'enrôle dans notre Légion Étrangère, sert en Afrique et de là vient en Turquie.

On parle nécessairement du général Sadik-pacha. Officier dans l'armée ottomane, n'ayant encore que le titre de simple bey, il reçut des propositions de la part des ambassades russe et autrichienne; mais il pensa obtenir un avancement plus rapide en se faisant turc. Il eut l'idée, lors de la guerre, d'organiser les Cosaques zaporogues, cantonnés dans la Dobroudja et en Asie-Mineure. Il est aussi l'auteur d'un livre sur les Cosaques en Turquie. Les Cosaques sont pour lui de race plutôt polonaise et même plutôt turque que russe. Mme Sadik-pacha est une Polonaise de beaucoup de tête, qui fait à Constantinople les affaires de son mari. Elle porte, nous dit-on, un costume mi-turc, mi-français, jetant le féredjé sur des robes de Paris, se voilant à la sultane et remplaçant les babouches par des bottines de satin jaune.

Tous ces officiers sont d'ailleurs peu aimés des Musulmans, dont ils troublent quelquefois, paraît-il, la sécurité conjugale. Il y avait, ces temps-ci, dans la prison de Larissa jusqu'à douze femmes turques aux fers, pour le crime d'aimer trop les Cosaques.

Hinstin m'a quitté dans la matinée afin de poursuivre son voyage vers Salonique. Resté seul, j'emploie mon temps à visiter les bazars et à me rendre compte de la topographie de la ville. J'arrive à un endroit élevé, non loin d'une grande mosquée en ruines. De ce point la vue s'étend sur le cours du Pénée, depuis l'entrée de la vallée de Tempé jusqu'à une grande fente à l'Ouest, par laquelle le fleuve ou peut-être son affluent, l'ancien Titarèse, paraît sortir des montagnes. Mon retour s'effectue par le quartier juif, dont les maisons, en terre battue, sont parmi les plus misérables de la ville.

Les femmes juives portent un costume aux couleurs

voyantes, avec une sorte de tampon jaune sur la tête, fort peu gracieux. J'apprends que le bazar était riche autrefois en étoffes rayées de goût oriental, qui se fabriquaient dans la région environnante, à Tournavo, à Tzaritzéna et autres localités, mais qui sont apportées maintenant de l'Europe, de l'Allemagne surtout, et la fabrication locale ne marche plus.

Ce matin je reçois la visite d'un bey de l'endroit; par un curieux hasard, c'est le frère de mon ami Omer-bey de Katérini, chez qui j'ai été reçu en 1855 dans mon voyage au Mont Olympe. On l'a fait venir pour me servir aujourd'hui de truchement dans mes visites officielles, où la langue turque, dont je n'ai qu'une teinture très insuffisante, sera peut-être employée par instants, bien que le grec soit parlé à peu près par tout le monde dans le pays.

Le *defterdar-bey* ou trésorier-payeur, que nous visitons tout d'abord, est le premier fonctionnaire financier de Larissa. Il habite une grande maison assez mal bâtie, comme toutes celles de la ville. C'est un homme maigre, de haute taille, à la face pâle, à la barbe noire et rare, dans l'ensemble un Turc d'aspect distingué. Il porte un mélange fort bien combiné du costume européen et du costume ottoman; la pièce principale est une pelisse de laine fine, couleur lilas tendre, bordée de fourrure blanche.

Notre conversation roule d'abord sur Constantinople et sur Paris; je soutiens la thèse paradoxale des avantages de Constantinople. Le bey parle aussi de médecine et d'un certain *Poucrat*, qui n'est autre qu'Hippocrate. Un vieux prêtre ou *mollah* en guenilles demande si Poucrat a réellement existé. Pour le *defterdar*, une chose excite surtout sa curiosité : il voudrait savoir de quelle religion nous sommes en France. Il a entendu dire, sans doute par quelque Anglais, que la religion protestante avait envahi l'Europe et qu'il n'y en aurait bientôt plus d'autre. Voici l'idée qu'il se fait de la différence entre les protestants et les catholiques : les catholi-



ques, suivant lui, considèrent les inventions telles que les chemins de fer, les télégraphes électriques comme des signes précurseurs annonçant que l'humanité touche à son terme et que la fin du monde est proche; les protestants, au contraire, pensent que l'esprit de l'homme inventera encore bien d'autres merveilles et qu'il ira toujours en s'accroissant. Je m'inscris en faux contre cette division par trop simple, mais sans aucun espoir d'avoir modifié les opinions de mon interlocuteur. Sur ce, on nous apporte le *glyko* dans un magnifique service; puis nous prenons congé de notre financier ottoman.

Notre deuxième visite nous conduit chez le gouverneur, Husni-pacha, le *Vali*, comme l'appellent les Turcs, le seul *vali* de la Turquie, paraît-il, qui ne pratique pas le *bakaloum*, c'est-à-dire l'habitude de remettre les choses au lendemain. Il a pour demeure une vaste baraque aux salles pleines d'officiers, parmi lesquels circulent des serviteurs mal tenus; on dirait un grand *khani*. Son Excellence est un petit homme, vêtu très bourgeoisement, dont la tournure donnerait plutôt l'idée d'un cordonnier endimanché. Il n'a rien de la morgue ottomane; il paraît, au contraire, aimer la plaisanterie et le sans-çon. On le considère comme un chef actif et juste, à qui la province doit la tranquillité dont elle jouit.

Le Pacha traite familièrement les agents étrangers : voyant entrer M. Montanini, qui est venu avec nous, il dit : « Celui-là est mon fils », et, parlant de M. Suter, il l'appelle son père. Il y a de la diplomatie sous ces cajoleries et cet air de rondeur.

Husni-pacha est, du reste, un des rares fonctionnaires turcs qui soient arrivés lentement et de grade en grade à une position élevée. Il tient beaucoup à nous montrer lui-même, comme un monument de son administration, la prison qu'il a fait construire, nous assure-t-il, en grande partie de ses deniers.

Cette prison a un jardin, sur lequel donnent plusieurs chambres destinées aux condamnés coupables des fautes les moins graves. Le fond du bâtiment est occupé par deux autres salles pour les brigands et les assassins. Ils sont là, Turcs et Grecs, les fers aux pieds, accroupis en cercle dans l'obscurité et parlant ensemble très bruyamment. Quelle peut bien être la conversation de ces bandits? A l'arrivée du Pacha, ils se lèvent tous d'un seul mouvement, avec un cliquetis sinistre de chaînes, en même temps qu'une odeur affreuse se dégage des salles basses.

Nous passons ensuite devant les pièces séparées où des prévenus sont au secret. Chacun d'eux se lève aussi et salue le Pacha à la turque; quelques-uns formulent une courte protestation. On nous montre un garçon de dix-sept à dix-huit ans coupable de viol sur une petite fille. Dans l'assistance, je ne sais quel personnage étranger trouve cela drôle et se met à rire aux éclats.

Sur le devant, du côté le mieux exposé, se trouvent l'infirmerie et les salles des prisonniers pour dettes. Parmi eux on en voit quelques autres notés pour leur bonne conduite dans la prison, ainsi le jeune Kalamataki, fils d'un capitaine de la Guerre de l'Indépendance, presque un enfant, d'un air doux et soumis, arrêté pour fait de brigandage. Il y a aussi un brigand qui a été amené par son propre père. Les prisonniers sortent deux heures par jour hors de leurs cachots, pour prendre l'air et travailler. La prison des femmes se voit un peu plus loin, près de l'ancienne geôle qui était l'unique prison de Larissa avant les constructions d'Husni-Pacha. Il est certain que ces fondations, malgré leurs défauts, montrent un administrateur soucieux des améliorations promises par la nouvelle constitution du *Hatti-hiou-maioun*.

Pour finir la journée, nous retournons au camp des Cosaques. Parmi les officiers se trouve même un Anglais, qui s'est fait cadet dans les troupes de Sadik-pacha. Il nous



invite à entrer dans sa tente; mais, ce dimanche soir, il a un peu trop fêté la Saint-Ladislav à la polonaise.

Le lendemain matin, escorté par un *kavas* du Pacha, le nommé Abdi-tchaouch, je pars à la recherche des fragments antiques et des inscriptions.

La butte terreuse qui s'étend dans le nord de la ville et que l'on appelle aujourd'hui le *Tranos-makhalas*, c'est-à-dire le *Grand-quartier*, quartier de l'horloge et de l'église métropolitaine, est évidemment la partie haute de l'ancienne Larissa, son acropole, d'ailleurs sans aucun caractère. Près de l'horloge, on voit encore sortir du sol deux gradins superposés. L'une des pierres porte, en lettres onciales grecques de grande dimension, mais tracées gauchement et après coup à la pointe, un mot semblant marquer qu'il s'agit de places destinées « aux artistes », très probablement au personnel même de ce théâtre.

La petite mosquée de Moharem-pacha-tabla conserve la base d'une statue, élevée, d'après l'inscription grecque, par la Ligue ou Communauté des Thessaliens, à l'empereur-césar Vespasien, qualifié de dieu auguste. Dans les constructions de la métropole, se trouve une liste d'esclaves affranchis, qui ont versé au trésorier (*tamias*) de la ville l'indemnité de quarante statères, consécration officielle de leur affranchissement; la date est indiquée, comme au temps de l'indépendance, par la magistrature du *stratège* des Thessaliens; mais le nom du trésorier ne laisse aucun doute sur l'époque toute romaine du document.

Je n'insiste pas plus longuement sur ces textes, ni sur beaucoup d'autres, principalement funéraires, parce que je me propose de les publier en fac-simile comme suite à mes travaux de l'École d'Athènes. Presque partout d'ailleurs, dans les maisons, dans les mosquées, dans les cimetières turcs, on aperçoit quelques débris de stèles, de sarcophages, de colonnes, les unes doriques en tuf, d'assez bon style, d'autres byzantines. Les rues, on peut le dire sans exagéra-

tion, sont pavées par endroits avec des fragments de vert-antique et de divers marbres précieux; mais ce luxe procède beaucoup plutôt de la domination romaine impériale que de l'époque hellénique.

La chasse aux vieilles pierres est, du reste, une occasion de pénétrer dans certains coins, où sans cela on n'aurait pas l'idée d'aller voir. Me voici au milieu d'un quartier de nègres et de négresses; plus loin, je rencontre un *médressé*, une école musulmane, des enfants habillés de toutes les couleurs, jouant ou épelant à haute voix, dans une petite cour plantée d'arbres, à l'ombre d'une mosquée: ne pas oublier, devant la porte, le marchand turc qui vend d'in vraisemblables gâteaux.

Le jour suivant, je vais rendre visite à Sadik-pacha, dans son *konaki*, où nous trouvons nombre de Cosaques en grande tenue. Tous ces hommes ont une tournure militaire qui fait plaisir à voir. On me signale parmi eux le major Méhémet-Hilmy-bey, un jeune Polonais qui s'est fait turc et qui doit sans doute à cela son rapide avancement. Le général aimerait à voir tous ses officiers imiter leur chef et, comme lui-même, sauter le pas. Cependant, malgré son exemple, malgré les avantages d'un pareil changement, malgré le peu de conviction de chacun, il y en a bien peu encore qui se soient décidés à ce sacrifice.

Sadik-pacha est un grand homme maigre, à la figure énergique et intelligente. Il porte le costume turc de la réforme; il a pris son parti d'être turc et se conforme aux habitudes ottomanes, sans rigueur affectée. A sa manière de donner des ordres on reconnaît en lui un organisateur.

Le général est aussi un parleur; il débite ses discours sur un ton d'autorité. Il nous fait l'éloge des Albanais comme race militaire et surtout des Bulgares, les plus solides soldats de la Turquie, excellents cavaliers: il va jusqu'à soutenir que, suivi de deux cents Bulgares, il irait contre dix mille hommes, certain que sa troupe ne tournerait pas le dos.



Il arrive d'un voyage très fatigant sur la frontière turco-hellénique, pour installer définitivement ses détachements. Ce sont, à ce qu'il prétend, des niveleurs excellents pour la Turquie que ces mauvais sujets de Cosaques, avec tous leurs vices et leur esprit indépendant.

Dans une nouvelle tournée au bazar, mon attention est attirée par certains articles que l'on y rencontre communément, en particulier par les immenses chapeaux de vannerie qui se fabriquent pour les paysannes comme protection contre les chaleurs torrides de la plaine en cette saison. Le nom de *skiadhi* donné à ce couvre-chef est parfaitement justifié, car c'est un véritable parasol plutôt qu'un chapeau. Les Bédouins de l'Algérie en ont de presque semblables, pour la même raison ; mais un normalien comme moi doit surtout se rappeler le fameux chapeau thessalien dont est coiffée Ismène dans l'*OEdipe à Colone* de Sophocle (1).

Je continue, sous la conduite d'Abdi-tchaouch, ma chasse aux inscriptions ; puis, comme le lendemain je dois quitter Larissa pour quelques jours, je vais faire mes adieux au gouverneur. La conversation prend tout de suite, en grec et sans aucun interprète, cette fois, une tournure familière, « histoire de rire et de causer ». Le pacha débute par une invective un peu voilée contre l'ingérence des consuls ; il s'en tire très finement et avec esprit, visant surtout les Anglais. Cela m'intéresse de l'entendre exposer ensuite sa façon d'agir au sujet des questions religieuses, les affaires des pappas (2), (*ta pappadika pragmata*), comme il les appelle ; toute sa politique consiste à ne pas s'en mêler. La visite se termine presque à la nuit, par une exhibition de ses armes, dont il est fou.

(1) Sophocle, *OEdipe à Colone*, v. 313-314.

(2) Dans la transcription en français du mot grec *pappas*, on me permettra de ne pas suivre l'Académie en adoptant l'orthographe *papas*, qui peut donner lieu à des équivoques. Aux noms des prêtres, par exemple comme *Pappa-Andréas*, ce mot ajoute une idée de respect, et n'a pas du tout le sens ironique d'une bonhomie un peu vieillotte, que prendrait chez nous *Papa-Andréas*.

## IV

## A Tournavo

1<sup>er</sup> et 2 juillet 1858.

Pour continuer la réalisation de mon plan de voyage, le moment est venu de pousser une reconnaissance vers la région à l'ouest du Mont Olympe, dans l'ancienne Perrhèbie, que je n'ai pas complètement parcourue lors de mon exploration en 1855. J'ai à visiter d'abord *Tournavo*, petite ville de seconde importance, mais qui a conservé mieux que Larissa le caractère des vieilles villes romaines.

Nous passons le pont du Pénée en cavalcade. M. Montanini doit me couvrir de la protection britannique jusqu'à Tournavo et m'y présenter à plusieurs amis du consulat anglais. M. Moussouris, qui nous accompagne, est un autre Ionien, possédant, à moitié route dans la plaine, un grand tchiflik, ancien village turc, dont nous apercevons encore le minaret. Il n'a pu faire cette acquisition que par intermédiaire, n'étant pas lui-même sujet ottoman. La vive allure du petit bidet thessalien qu'il a fait mettre ce matin à ma disposition me permet d'apprécier l'excellence de son élevage.

Belle vue lointaine sur la masse conique du mont Ossa. De là, en une heure nous sommes à Tournavo, laissant à droite, sur une butte peu élevée, la position hellénique de *Kastri* et, à gauche, une immense caserne turque pour les troupes régulières, construite d'après le plan des casernes de Constantinople : quatre tours massives, terminées en toits de pagodes, aux quatre angles d'un vaste carré.



L'hôte qui nous reçoit, prévenu d'avance de mon arrivée, est M. Thomas Andriadis, « l'oracle de Tournavo », vrai type du *khodjabachi* des anciens jours.

Il habite une vaste bâtisse à toits saillants, avec murs blanchis à la chaux, bien qu'il y entre plus de bois que de pierre. La maison cache son opulence relative dans une cour écartée, où de chaque encoignure on a fait un étroit jardin, égayé par quelques fleurs communes dans un fouillis d'arbustes et de plantes vigoureuses à larges feuilles.

A l'intérieur règne une sorte de luxe demi-oriental, demi-bourgeois, ni commode, ni propre, mais très original.

On entre d'abord dans une haute salle, ouverte sur la cour à la façon d'un hangar. Nous y accédons par un escalier en bois de quatre ou cinq marches et par un palier saillant, avec planche pour la grande aiguière du lavabo. Les madriers qui dessinent le cadre de la porte et qui forment les balustrades sont, pour tout ornement, percés d'une série d'étoiles découpées à jour. Au-dessus des piliers, c'est un curieux échafaudage de longues pièces de charpente à courbure inégale, qui se croisent dans le vide et s'enchevêtrent jusque sous le toit. Au milieu pend une grosse lanterne.

A la suite vient la salle de réception, le salon d'honneur, où l'on remarque une partie en surélévation, on dirait une scène pour la parade; c'est là qu'est placé le divan et que l'on fait asseoir les hôtes de distinction. Du même côté, les fenêtres à grillages de bois se touchent presque, tandis que l'autre moitié de la pièce reste dans la pénombre. Des baguettes clouées divisent le plafond en losanges de couleurs différentes, et, le long des murs, sur les lambris, les mêmes tons crus, verts, jaunes, bleus, rouges, sont appliqués sans marchander. Des tapis, des rideaux en étoffes du pays et quelques grandes malles sculptées, chefs-d'œuvre de menuiserie rustique complètent l'ameublement.

Mes compagnons du matin me laissent dans cette hospitalière demeure. La famille de M. Thomas compte, après la

maman, le fils aîné Aristidis, un blond à tournure un peu commune, très entendu d'ailleurs et qui conduit les affaires de la maison. Sa femme (la bru, la *nyphi*, ainsi que prononcent les Grecs d'aujourd'hui) est une gentille personne, très silencieuse, habillée tout autrement que les femmes de Tournavo : un corsage de soie sur une jupe de mousseline blanche à volants couleur de feu, un collier de médailles dorées et comme coiffure un magnifique *pheci* dont le gland d'or tombe à flots. Le fils cadet, Miltiadis, qui suit encore l'école hellénique, porte la longue robe rayée des jeunes Rouméliotes.

Les habitudes européennes sont en honneur chez M. Thomas : nous dînons tous ensemble, hommes et femmes, dans la pièce d'entrée, assis autour d'une petite table, sous la grosse lanterne. Le ménage Aristidis se vante particulièrement de vivre à la *phranka* : les jours de fêtes, il brave l'opinion en pratiquant le *brazzetto*, c'est-à-dire que les deux époux vont à la promenade, le mari donnant le bras à sa femme, ce qui est une inconvenance d'après les anciens usages orientaux.

M. Thomas, élevé aux écoles de Tournavo, est beaucoup plus instruit que certains pédants de la Grèce libre : il sait son grec ancien et pas mal d'histoire grecque, byzantine et même étrangère. Il se déclare choqué de la suffisance (*periphania*) qui caractérise les nouveaux Hellènes : « Les jeunes gens que l'on envoie étudier de l'autre côté de la frontière reviennent bavards, intraitables, fendant les montagnes ; aussi a-t-il laissé ses fils aux écoles de Tournavo. »

Nuit dévorante dans ce palais romain. Les gens de la maison n'ont pas l'air de s'en douter et vous demandent naïvement si vous avez bien dormi.

Dès le matin, je commence à visiter la ville avec M. Thomas, un guide compétent et documenté, comme je n'en ai rencontré aucun autre dans ces régions (1).

(1) Je lui dois le service de m'avoir fait connaître et acquérir, à Tour-



Tournavo possède treize églises, toutes relativement grandes pour des églises grecques, pavées de larges pierres blanches et plafonnées de boiseries en damier de plusieurs couleurs. Elles ont des bancs et des stalles dans la nef pour les fidèles, chose rare dans le culte grec oriental. La construction et les peintures ne remontent pas plus haut que le XVII<sup>e</sup> siècle.

A Saint-Antoine (*Haghios-Antónios*), des briques disposées dans la muraille même, de manière à former des lettres numérales, donnent parallèlement les deux années correspondantes de la création du monde et de l'ère chrétienne : 7144 et 1636. La date de la décoration peinte, qui se lit à l'intérieur, est d'un an plus récente. — Saint-Dimitri (*Haghios-Dimitrios*) d'après son inscription, serait de 1647. Dans l'église du Saint-Précurseur (*Haghios-Prodhromos*), qui est l'église épiscopale, l'époque des peintures est indiquée par la formule suivante, que je traduis comme spécimen : « Sous « l'archiépiscopat du très sacré seigneur et maître, protégé « de Dieu, métropolitain de la très sainte métropole de « Larissa, *Dionysios*, en l'année 7171 », ce qui répond à 1668 ap. J.-Ch. Les plus belles boiseries sont celles de Saint-Élie (*Haghios-Hilias*) : on y voit un iconostase en bois de chêne, important travail de sculpture à jour ; les peintures et la restauration de l'église datent de 1705. *Haghia-Phanéroméni* (littéralement Sainte-Révélee) doit évidemment son nom à une image miraculeuse de la Vierge et possède des boiseries remarquables, exécutées en 1724.

Le nombre et l'importance des églises attestent la prospérité de la ville pendant la même période. On constate également la vitalité renaissante des traditions helléniques par le

navo même, l'ouvrage grec d'Aravandinos, la *Chronique d'Épire*, publié à Athènes et largement répandu dans tous les pays grecs par une souscription intelligente. Ce livre, au cours de mon voyage, m'a beaucoup aidé à étudier les monuments byzantins, que je ne prévoyais pas découvrir en aussi grand nombre.

soin qui a été pris de conserver les débris de l'antiquité, en les encastrant dans la construction des édifices religieux. Aussi est-ce aux églises que va tout d'abord le voyageur archéologue.

Derrière l'autel d'Hagios-Prodhromos, l'une des pierres qui servent de marches au trône épiscopal porte une longue inscription grecque inédite, très intéressante pour l'histoire de l'ancienne ville thessalienne qui a précédé Tournavo comme chef-lieu du district environnant. Il y a bien quelques parties effacées ; la place sous les pieds de l'évêque, si honorable qu'elle fût, avait ses inconvénients. Cela ne m'empêche pas de reconnaître un décret du « peuple des Phalannéens » en l'honneur d'un bienfaiteur étranger ; l'acte devait être proclamé au théâtre et la stèle être dressée dans le temple d'Athèna Polias, précieuses indications sur deux édifices de la cité antique (1).

M. Thomas me rapporte que le nom de *Phalanna* a été lu dans une autre inscription, sur la butte de *Kastri*, position hellénique déjà signalée de l'autre côté de la rivière. Là devait se trouver tout au moins l'ancienne acropole. Ce rôle de tête-de-pont expliquerait que la citadelle de *Phalanna*, sous le nom d'*Orthée*, seul connu à l'époque homérique, fut parfois considérée par les anciens comme une place à part (2).

S'il y a grand plaisir, en voyage, à découvrir de l'inédit, c'est encore une satisfaction de retrouver en bon état quelque monument depuis longtemps oublié.

Dans la cour d'Hagios-Prodhromos, je salue ainsi au passage l'inscription déjà connue du dieu *Aploun* (*Apollon* dans le dialecte de la Thessalie), un Apollon *kerdoïos*, comme « dieu du gain » (3). Cet Apollon utilitaire nous dérouta au premier abord ; mais il faut se rendre compte que le plus

(1) Voir : *Le Mont Olympe et l'Acarnanie* pp. 485, 486, où j'ai donné le texte avec transcription et commentaire.

(2) Strabon, IX, p. 440. *Iliade*, II, 741.

(3) Dans le *Corpus* des inscriptions grecques, n° 1766, p. 860.



souvent, surtout dans un milieu comme celui des populations thessaliennes, l'oracle était consulté pour des affaires courantes et des intérêts tout matériels.

Je n'ai rencontré à Tournavo qu'un monument de sculpture, une stèle funéraire en marbre, conservée dans la cour d'une maison turque. La figure représente un guerrier nu, armé d'un large bouclier rond, motif très simple, que l'extrême sobriété du travail fait même paraître encore un peu archaïque (1).

L'inscription, gravée sur l'une des tranches latérales, se lit difficilement, à cause des lacunes. Il s'agit d'un certain Pasidamos, tué en combattant et glorifié « pour avoir rapporté aux Champs-Élysées ce témoignage de sa valeur », sans doute son bouclier, ce qui explique directement la représentation.

La ville elle-même n'est pas sans étonner le voyageur en Orient, par la régularité de ses rues (*soukakia*), tirées au cordeau, pavées en pierres blanches, avec ruisseau tracé au milieu. M. Thomas me parle du grand commerce que faisait autrefois Tournavo vers 1700 et 1800. Du matin au soir on y entendait le bruit des métiers, au lieu du silence qui règne aujourd'hui. Il me mène voir deux ou trois établissements des anciens teinturiers en rouge (*kerkhanadès*) qui faisaient la réputation du pays : c'est tout ce qui reste aujourd'hui de soixante fabriques du même genre, employant le *rizari* d'Asie (la garance), bien avant que cette industrie ne fût connue en Europe. L'Europe alors se fournissait à Tournavo ; des courtiers venaient de Janina, de la Bosnie, de la Valachie ; ils attendaient que leurs commandes fussent prêtes et s'ef-

(1) C'était pour moi le premier exemple connu d'une remarquable école installée en Thessalie, école dans laquelle, malgré l'origine ionienne de son chef, Téléphanès de Phocée, régnait déjà le dorisme prédominant de la belle époque grecque. Des découvertes ultérieures, particulièrement le célèbre bas-relief des *Femmes de Pharsale*, devaient m'en faire apprécier plus tard le véritable caractère.

forçaient d'activer le travail, tant la presse était grande. On comptait aussi à Tournavo quarante *boïatzidès* ou teinturiers en diverses couleurs et deux mille cinq cents *ergalia*, métiers à tisser des *pania* où étoffes de coton ; il faut ajouter encore une centaine de *serbétadès*, occupés au tissage des soies. Aujourd'hui l'agriculture, qui passe insensiblement des Turcs aux mains des Grecs, est en progrès, tandis que la manufacture décline. Tournavo produit dix mille oques de coton brut de plus qu'autrefois, la production des cocons est de six mille oques. La complète décadence de l'activité industrielle tient à deux causes : le passage des armées pendant la guerre de la révolution grecque et l'expansion du commerce européen. Du reste, ce sont de grandes familles tournavites, établies à Vienne, qui ont commencé à transporter en Occident cette fabrication des étoffes orientales.

Les écoles sont au nombre de trois : l'école dite hellénique est dirigée par un vieux professeur, qui représente la tradition des anciennes écoles de l'Olympe et qui a été le maître de M. Thomas. Il fait expliquer du Lysias au jeune Miltiadis. Sa classe compte encore cinq ou six autres élèves ; mais il est très âgé maintenant et l'on trouve qu'il s'alourdit. Deux écoles mutuelles, dont la seconde est de construction récente, sont fréquentées chacune par une centaine d'enfants. L'un des instituteurs est le propre gendre de M. Thomas. L'autre, que nous rencontrons, est loin de faire bonne impression dans son costume européen tout débraillé. C'est une sorte de braque : il pourrait très bien enseigner notre langue, l'ayant apprise à Vienne d'un maître français, auquel en échange il apprenait le grec ; mais il s'y refuse, et M. Thomas lui a vainement offert jusqu'à mille piastres pour qu'il en donnât des leçons à ses deux fils. Telle est à Tournavo la situation de l'instruction publique.

Tournavo jouissait aussi d'une certaine liberté, la ville n'ayant été occupée qu'à la suite d'une capitulation, par Turhan-bey, le conquérant de la Thessalie. Ces droits étaient



la libre élection du principal magistrat chrétien ou *Khodja-Bachi* et la possession de l'autonomie municipale, autant du moins que les Turcs voulaient bien la respecter; car il y avait de temps en temps des accrocs. Il arrivait aussi que les Tournavites pouvaient choisir ou renvoyer jusqu'au *muddir* et au *cadi* turcs. Ils célébraient avec toute la pompe religieuse leurs enterrements et leurs mariages. Les prêtres sortaient en habits sacerdotaux; les chants et les instruments de musique (*paignidia*) devaient seulement se taire vingt pas avant la mosquée et recommençaient vingt pas plus loin. M. Thomas a lu dans le grand registre manuscrit (*codix*) de la métropole à Larissa une lettre adressée au patriarche, par laquelle un ancien archevêque, saint Bessarion, demandait d'ajouter à son titre celui d'évêque de *Tribôn* (Tournavo) afin de pouvoir au moins trouver une société de chrétiens. Tournavo était la ville chrétienne et Larissa la ville turque. Le nombre des chrétiens dans les villages et bourgs environnants avait effrayé Turkhan-bey, et c'est ce qui le détermina à faire venir de Konieh, en Asie Mineure, cette colonie de Turcs qui, sous le nom de *Koniarides*, occupent encore et cultivent une grande partie du sol de la Thessalie, spécialement dans la plaine.

A côté de ces privilèges, auxquels il faut joindre l'organisation des ouvriers en corporation ayant chacune son *protomastoras* (premier maître), les Tournavites conservent de vieilles coutumes, expression populaire de la liberté dont ils jouissaient. Aujourd'hui encore le jour de la *kathara-deftera* (lundi-gras), les gens de la basse classe s'élisent un roi. On lui peint le visage en noir, on lui met sur la tête un *kalpak*; puis, après lui avoir fait rendre des jugements et distribuer des amendes, on le promène sur un âne, sens devant derrière, tenant la queue en guise de bride; enfin la journée se terminant, on le mène au bord de quelque fondrière et on le jette à bas. Les Turcs, croyant voir là une risée à l'adresse du sultan, vinrent un jour pour massacrer le roi des

Tournavites et tous ceux qui l'entouraient. Heureusement il portait ce jour-là un chapeau, le signe distinctif des Européens en Orient; les Turcs, au lieu d'accomplir leur sinistre projet, se mirent du jeu et payèrent même les amendes que le roi leur imposa. Lors de mon voyage au Mont Olympe en 1855, j'avais déjà entendu parler d'une fête pareille à Tzaritzéna, petite ville placée d'ailleurs sous l'influence de Tournavo. M. Thomas me parle d'une autre cérémonie traditionnelle qui a lieu le 1<sup>er</sup> mai : trois petites filles, en habits de mariées, sont conduites par les femmes à un monastère voisin; on les appelle les *Romaines*, et l'on chante à cette occasion une chanson qui commence ainsi :

« Ah ! pauvre *Romana, Romanopoula*,

« Ils ont pris ton bon ami et ils sont allés le pendre. »

C'est une fête printanière, dont il est bien difficile de saisir le véritable sens. Malgré ce qu'en pense M. Thomas, la relation qu'elle pourrait avoir avec l'antiquité romaine est plus que problématique.

Nous rentrons à la maison par un détour, pour visiter, au bord de la plaine, une petite église abandonnée, où l'on doit nous montrer l'os d'un ancien Hellène, *to kokkalo tou Hellinos*. Une vieille femme tire d'un ossuaire et nous apporte au dehors une côte qui serait assurément gigantesque, si elle provenait d'un thorax humain. L'aspect en est, du reste, trop récent pour que l'on songe à quelque animal de la période antédiluvienne; mais je me rappelle avoir entendu rapporter qu'autrefois les Turcs, lorsque la Grèce était encore sous leur domination, avaient organisé une caravane de chameaux, qui, du golfe de Lépante, faisait les transports en traversant la plaine de Thessalie. Cette interprétation un peu libre scandalise la vieille gardienne : « Comment, me dit-elle, tu ne crois pas que les Hellènes ont existé; mais c'étaient des géants, dont la taille était si haute que, s'ils tombaient, ils ne pouvaient plus se relever, et c'était leur manière de mourir ! » Comme je ne parais pas convaincu :



« Ces Hellènes, ajoute-t-elle, étaient plus anciens qu'Adam, et il existait aussi des hommes si petits que, tombant dans leur nourriture, ils s'y prenaient, comme les mouches dans une goutte de lait, et c'était leur manière de mourir ! Tu as beau ne pas y croire, cela est dans l'Évangile. » La bonne femme ne se doute pas qu'elle nous reproduit là, accommodée à la romaine, l'éternelle histoire des grands et des petits hommes, des Géants et des Pygmées.

Pendant que nous dissertons, quelques ravissantes fillettes, assises devant la porte de l'église, suivent curieusement de loin et sans y rien comprendre cette exhibition macabre. La régularité du type féminin est d'ailleurs à noter dans la population grecque de Tournavo ; nez droit, assez court, beaux yeux un peu écartés, les chevelures d'un roux sombre distinguent souvent les plus jolies.

Notre tournée reprend dans l'après-midi lorsque la grande chaleur est tombée. Nous sommes d'abord à la recherche d'un pappas, pour faire enlever les objets consacrés (*ta hiéra*), qui empêchaient de déchiffrer une inscription grecque dans le monastère d'Haghios Athanasios voisin de la ville. Par malheur, il nous est impossible de rencontrer personne, le vendredi étant le jour où les prêtres grecs vont dans chaque demeure réciter la prière hebdomadaire pour la rémission des péchés. Ils reçoivent à cet effet une quarantaine de piastres par an. Dans la plupart des maisons la cérémonie se fait assez lestement ; le mari continue à fumer son chibouk, la femme à nettoyer ses casseroles. Chez M. Thomas les choses ne se passent pas de la sorte ; il réunit toujours sa famille, et tout le monde se tient debout pendant la prière.

Ne trouvant pas de pappas, nous allons faire visite au *muddir*. Il nous reçoit le chibouk aux lèvres, dans une salle basse, attablé près d'un comptoir semblable à ceux des boutiques. Ses vêtements de mauvaise indienne à fleurs lui donnent l'air d'un *cafedji* plutôt que d'un sous-préfet turc.

Comme dernière promenade, M. Thomas me mène voir,

non loin de la ville, son domaine rural, ce qu'il nomme son *zevgalatio*. Autrefois les Grecs de Tournavo étaient tout au négoce ; à peine possédaient-ils quelques vignes. Maintenant que l'industrie locale est en décadence, ils ont commencé à se tourner vers l'agriculture, en acquérant les terres des Turcs. M. Thomas ne cherche qu'à s'arrondir peu à peu, achetant de-ci de-là quelques arpents, tantôt pour faire paître son cheval, tantôt pour étendre ses labours. « Les Turcs, lorsqu'ils ont aliéné leurs biens, ne trouvant en eux-mêmes aucune ressource, n'ont souvent d'autre moyen de vivre que de se faire barbiers ou d'ouvrir un café ; là est leur plus grand mal, et c'est ainsi qu'ils finiront. »

Aujourd'hui, à Tournavo, les chrétiens ne conservent que l'apparence de leurs libertés municipales. Le *Khodja-Bachi*, élu par eux, mais sous l'influence turque, ne possède aucune autorité réelle. Le gouvernement a soin de soutenir des pauvres (*phoukaradès*), pour leur subordonner les plus riches. Cependant, la population est de neuf cents familles grecques, contre soixante-dix familles turques.

Les impôts sont les suivants : le *témété* (appelé par les Grecs *épitidevma*), impôt sur les fortunes, évaluées au jugé, la dîme des céréales, la dîme des raisins, la dîme des cocons de soie, la taxe militaire, que les Chrétiens, après la guerre russo-turque, ont eu la faiblesse de préférer à la conscription, le *zinzirié*, droits sur les vins, le *ghimbrouki*, droits de douane. Ces contributions concernent également les Turcs, sauf la taxe militaire qu'ils acquittent en nature. S'ils ne payent ni les droits sur les vins, ni les douanes, c'est qu'ils ne font pas de commerce ni ne fabriquent de vin. Le *témété*, qui comprend aussi l'évaluation des affaires commerciales, est fixé sur une sorte de cadastre, établi à la hâte par une commission, conformément au nouveau régime du *tanzimat*. Les dîmes se prélèvent sur les récoltes, le compas de l'œil s'élargissant ou se resserrant suivant que le bacchich vient du collecteur ou du propriétaire. Toutefois



M. Thomas accorde que, depuis le *Hatti-Hioumaioun*, les impôts sont plus légers, la vie plus facile et délivrée des craintes continuelles que l'on éprouvait sous le *lénizarismos*, c'est-à-dire sous le régime absolu qui sévissait au temps des Janissaires.

Le soir, nous rentrons en ville par un carrefour que recouvre un immense platane, tout peuplé de corneilles bavardes et chargé de grands nids, au-dessus desquels les cigognes, haut perchées, font retentir à l'envi leur bruit de castagnettes.

## V

## A Damasi

Les 3 et 4 juillet 1858.

Après de vifs remerciements adressés à M. Thomas Andriadis et à sa famille, il s'agit maintenant pour moi de continuer ma route vers la région montagneuse. Précédé du garde albanais Mourias, (forme familière en grec romaine du nom turc Omer) et suivi du *kéradji* (agoyate) Thanasi, je me dirige vers le défilé du Titarèse. La route en plaine qui le précède est bordée çà et là de tumulus marquant bien l'une des deux grandes voies qui débouchaient de la Perrhébie. Ici la descente est plus longue que par le Pas-de-Mélouna, mais plus commode et c'est la seule praticable pour les chariots.

Le passage où nous nous engageons ne répond pas décidément à la coupure si apparente que l'on aperçoit de Larissa; cette grande coupure est déterminée, un peu à l'ouest de notre route, par le débouché même du Pénée. Quant à l'ancien Titarèse, il porte ici le nom moderne de Xirarias. Sur les pentes gazonnées que le lit de la rivière contourne de près, je reconnais de nouveau la rose trémière à l'état sauvage; une autre jolie fleur, d'un ton rosé, est certainement une pyrêtre.

Les bords deviennent de plus en plus ombragés. Bientôt derrière un rideau de peupliers et de superbes platanes, on aperçoit les deux cents toits rouges du grand tchiflik de



*Damasi* (1), au-dessus desquels se dressent séparément trois hautes tours carrées d'un aspect très original, les *kouliaes*, véritables châteaux aériens des maîtres Turcs.

Elles sont évidemment d'époques différentes.

Dans la plus simple, qui doit être la plus ancienne, les murs s'élèvent droits et nus sans aucune ouverture que la porte, sauf tout en haut sous le toit de tuiles à quatre pentes; là seulement une grande baie, accompagnée sur le côté de plusieurs fenêtres, avec grillages et balcons de bois, indique un étage disposé pour l'habitation. C'est le système de l'« étage noble », du *piano nobile* que l'on retrouve encore dans quelques palais italiens, mais qui procède des anciennes tours féodales, où, pour plus de sécurité et pour mieux dominer le pays, le seigneur se logeait le plus haut possible.

Si les yeux se portent ensuite sur la deuxième *koulia*, ils y rencontrent le même système, mais développé d'une façon presque invraisemblable, et qui donne à la construction quelque chose de fantastique. Pour gagner de l'espace, l'étage supérieur fait maintenant saillie de tous côtés dans le vide; les pièces habitées avancent en surplomb sur les faces de la tour, cela d'ailleurs sans aucune symétrie. Une chambre à trois fenêtres repose sur une série d'étais plantés obliquement dans la maçonnerie. Une autre pièce à fenêtres grillées, sans doute le harem, est suspendue avec une saillie encore plus prononcée; mais les étais sont masqués par un placage en ciment, et l'on croirait que c'est la tour elle-même qui s'évase ainsi par le haut. Toute la construction est du reste blanchie à la chaux, ce qui témoigne d'un entretien plus soigné.

La troisième *koulia* a l'air d'être presque neuve et ne doit dater que d'une époque plus récente. Elle n'échappe pas pour cela à la pratique du surplomb. Le constructeur, au

(1) Prononcez *Damaci*.

contraire, paraît s'en être fait une règle, et s'est efforcé d'en tirer des dispositions symétriques. Un encorbellement de grosses moulures raccorde des quatre côtés l'étage débordant à la tour carrée qui le supporte. La façade ainsi suspendue ne compte pas moins de six fenêtres régulièrement espacées. La toiture, couronnée au milieu par une sorte de belvédère à trois fenêtres, achève de donner à l'ensemble un caractère de combinaison architecturale. Cette curieuse silhouette, couverte d'un enduit de chaux parfaitement uniforme qui semble posé d'hier, s'enlève en blanc sur un fond de grands arbres, d'où pointe aussi, un peu plus loin parmi les hauts peupliers, la colonne blanche d'un minaret.

Le village avec ses tours bizarres est de plus resserré entre des croupes de montagnes aux pentes raides et verdoyantes, dont les plus septentrionales portent, sur une étendue considérable, les ruines d'une importante forteresse du moyen-âge; on suit très bien des yeux le tracé ovale de l'enceinte, divisée en trois parties par des lignes transversales de murailles. Tout cela donne au site de Damasi un aspect tout à fait imprévu et tel que je n'en ai jamais rencontré de pareil en Turquie. Désespérant de rendre l'impression de féerie que j'en ai ressentie, je renvoie au croquis crayonné sur mon album de voyage.

Le propriétaire du tchiflik est Reschid-Effendi; c'est lui qui habite la *koulia* la plus moderne et son parc ombragé. Un de ses frères est installé dans celle qui représente l'époque intermédiaire. Dans le village même, les maisons des paysans sont construites en terre battue. Les femmes ont pour coiffure la *tépé*, avec deux mèches de cheveux qui passent sur les tempes, comme presque partout en Thessalie. Elles rapportent l'eau dans de grandes amphores en bois.

On nous donne le logement chez un prêtre grec; mais quel prêtre! Pappa-Stathis, malgré son titre d'économe de l'évêque d'Elassona, est un type de *delhi-pappas*, c'est-à-dire de *pappas-fou*, ainsi que les Turcs qualifient tout prêtre qui,